HAL open science

L'Ami de mon ami

Sébastien Marot

To cite this version:

Sébastien Marot. L'Ami de mon ami. Alexandre Chemetoff. Michel Corajoud: Portraits, 2015. hal-03506169

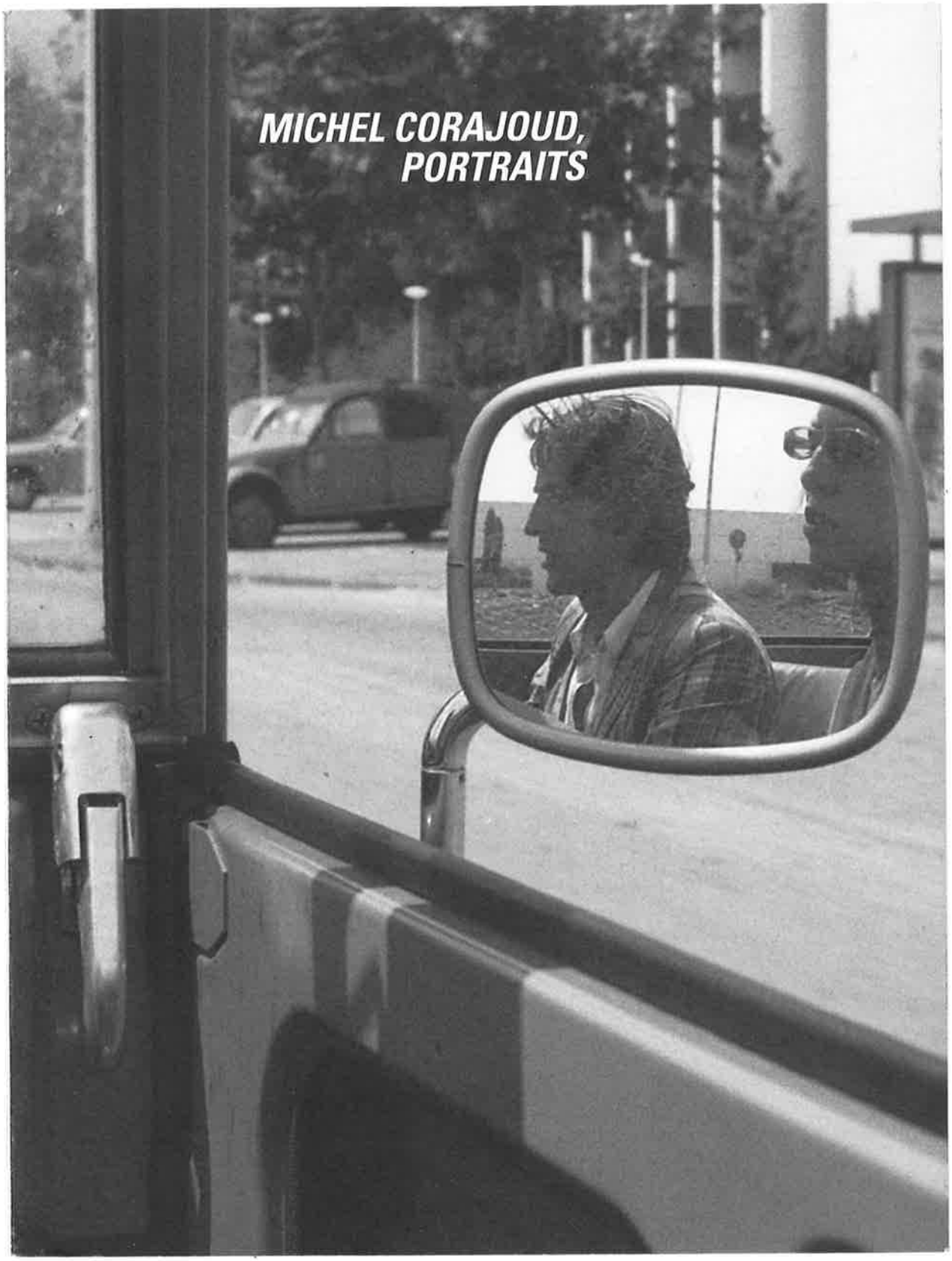
HAL Id: hal-03506169

https://hal.science/hal-03506169v1

Submitted on 11 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



MICHEL CORAJOUD, PORTRAITS

3614WWG75

MICHEL CORAJOUD, PORTRAITS

L'Ami de mon ami

C'est vers le milieu des années 1980, soit dix ans avant de le rencontrer en personne, que j'ai commencé à fréquenter Michel, dans la conversation d'un copain qui regrettait lui-même de ne l'avoir pas mieux connu, et qui m'en parlait. Dans le jardin d'amis que je promène avec moi, et dans lequel je soliloque en compagnie, le personnage de Michel est donc entré en scène par personne interposée, ou par récit encastré, comme dans une nouvelle de Conrad ou de Stevenson. André, cet autre ami qui a beaucoup compté dans mon roman d'initiation, avait entre 60 et 70 ans quand il me fut présenté par un camarade peintre et champion de lutte gréco-romaine avec qui j'avais fait mon service militaire dans la Marine à Toulon, lui comme prof de gym et moi comme prof de philo. Avec sa femme Aimée, André habitait alors un petit appartement pas mal foutu au dernier étage d'un des immeubles HBM du Boulevard Soult, près de la Porte Dorée. J'ai passé des après-midi et des soirées entières dans cet appartement peuplé de bouquins, de dessins et de souvenirs, à bavarder avec lui des gens qu'il avait croisés dans son enfance à Avignon, dans les maquis du Ventoux avec René Char ("le fidèle Arthur"), et au cours de ses quarante années de vie interlope à Paris passées à vivre "sur le pays" (entre deux emplois alimentaires) en écrivant toutes sortes de trucs de commandes en autodidacte : des Que sais-je? sur je ne sais quelles armes de guerre, des monographies de peintres, des fresques d'aventures campées dans le Paris de la Révolution qu'il connaissait mieux que personne, des romans pornos à la petite semaine, des illustrations pour une édition de Lucien de Samosate, des traductions de Wallace Stevens, et un paquet de merveilleux guides de voyages (chez Taillandier ?) fourmillant de détails sur des pays où il n'avait jamais mis les pieds, n'étant pratiquement jamais sorti de sa cosmopole imaginaire. Conteur doué d'une extraordinaire imagination, et très attentif, André recrutait et incorporait les gens et les aventures dont on lui parlait dans son accueillant capharnaüm, où ils poursuivaient une vie parallèle, et faisaient d'autres rencontres. Je le revois sur le trottoir du boulevard Soult, avec son imperméable, sa gueule et son accent tout droit sortis d'un polar des années 60, s'arrêtant pour nous dire (j'étais ce jour-là avec Cécile) : "Vous êtes ma liberté", ce qui voulait dire : des fenêtres, des vaisseaux, des émissaires qui peuplent mon monde de nouvelles figures. Une autre fois, comme je me demandais un peu où engager ma vie de jeune homme sans qualité, il avait eu, pour m'engager à prendre la mienne (de liberté), ce mot débonnaire que je conserve comme un viatique :
"À l'âge que tu as, tout est possible : si tu voulais tu pourrais, demain, décider de devenir professeur de latin à Oulan-Bator."

André ne s'intéressait pas particulièrement au milieu de l'architecture et du paysage (pas plus que moi à l'époque), mais Aimée, qui allait bientôt prendre sa retraite, travaillait encore à l'AUA où elle avait été secrétaire pendant des années. A travers elle, il avait donc eu l'occasion de croiser la plupart des membres de l'agence et de les intégrer dans ses ruminations. Mais ce n'est qu'un peu plus tard, lorsque j'ai moi-même commencé à fréquenter ce milieu de l'architecture, que nous en avons parlé un peu. Entretemps, Aimée ayant pris sa retraite, tous deux avaient dû quitter Paris pour aller s'installer dans le village d'Aimée, à Cruas, en Ardèche, au rez-de-chaussée d'une baraque située à l'entrée du bourg, entre le Rhône et la route Napoléon, non loin de la fameuse centrale nucléaire.

Et c'est donc là que j'allais les voir, généralement l'été, sur mon chemin vers d'autres paysages. Je connaissais déjà l'endroit pour y avoir passé quelques week-ends de permissions, chez mon ami lutteur, dont les parents tenaient là-bas "L'Auberge", une sorte d'hôtel-bar-cantine qui vivait du passage des ouvriers de Lafarge et de la centrale, ou des routiers dont les gigantesques convois emportaient parfois le balcon d'un immeuble. Animal urbain, arraché sur le tard à la capitale dans laquelle il avait débarqué en jeep à la libération (avec Char), André n'était pas fait pour cette vie de village imposée par les conditions économiques de la petite retraite d'Aimée. Il vécût donc les dix dernières années de sa vie, consumée par les kilomètres de Pall Mall, dans une atmosphère d'exil ordinaire, scandée par le bref orage des camions, qui étouffait régulièrement le crépitement des touches de sa machine à écrire, employée à jeter des bouteilles à la mer. La route, m'écrivait-il, "s'étire comme un mélancolique Vlaminck". Quand je passais les voir, nous bavardions des heures dans la pièce où il passait ses journées, de tout, des factions qui se formaient et se déchiraient dans le village à l'occasion des élections ou d'un divorce, et puis des gens qu'il avait connus, qu'il aurait voulu revoir ou qu'il avait perdus de vue. Michel faisait partie de ceux qu'il aurait voulu mieux connaître. "Ah Corajoud" lâchait Aimée, toujours mobile, depuis la cuisine ou la terrasse où elle s'affairait, "si tu savais". C'était comme une bouffée d'affection qui la transportait. De toute la sphère de l'AUA - et elle paraissait en connaître un rayon sur la vie de chacun dans la ferme des animaux - Michel était clairement son préféré. André et lui s'étaient donc croisés à l'occasion, et le courant était passé, comme entre deux gosses qui se seraient repérés d'instinct dans la cour de récréation. "Tu devrais aller le voir" me disait-il. Je ne sais pas trop pourquoi je ne l'ai pas fait tout de suite, alors que j'avais commencé à m'intéresser assez sérieusement au paysage, auprès d'Alexandre (qu'Aimée avait connu gamin) et de Charles (qui m'abreuvait d'anecdotes sur l'enseignement qu'il avait reçu de Michel à l'ENSP).

C'est d'ailleurs chez Charles, je crois bien, que j'ai fini par rencontrer Michel et Claire, lors d'un dîner qu'il avait donné pour nous réunir. En y repensant, il me semble que ce devait être à l'automne ou l'hiver 1995, peu de temps après la sortie du premier numéro du Visiteur, que j'étais allé faire imprimer l'été à Aubenas, en passant voir Aimée en chemin, et quelques semaines après la mort d'André. Cela expliquerait que Michel, sans que je me le sois jamais dit explicitement, m'ait immédiatement donné l'impression d'être une espèce d'émanation ou de legs de mon ami disparu. Il y avait, entre le méridional et le savoyard, un air de la chanson, qui me le rendit tout de suite familier. Si Michel n'avait évidemment pas le même accent, il avait un peu le même timbre, ou en tout cas la même trempe, un air de French Connection. Avec sa gabardine, sa clope au bec, sa belle gueule déjà burinée, sa verve, son œil noir et ses sourires entendus, lui aussi aurait pu, flic ou parrain, jouer les trombones dans un film de Pialat ou de Téchiné. Ce qui frappait d'abord chez lui, c'était une espèce d'intelligence aux aguets, mi-farouche, mi-culottée, une façon de calculer les gens au son qu'ils rendent. Il y avait dans son regard, très mobile, un mélange de franchise et d'insécurité, de curiosité et de méfiance (acuité, timidité), qui lui donnait une forte présence. A force de se déplacer, d'un paysage, d'un monde ou d'une discipline à l'autre, on acquiert ce sens de l'observation et de l'alerte. De fait, c'est un peu par effraction que Michel, passé par les arts décoratifs, était entré dans le monde du paysage en traversant celui de l'architecture et de l'urbanisme. Il y avait chez lui un instinct de la tangente : "quand j'observe un site, expliquait-il lors d'une conférence, je cherche immédiatement par où je pourrais m'en échapper". Mais quand on s'échappe, on n'arrête pas de débarquer ou d'atterrir ailleurs, et d'être traversé par le monde. En bon "visiteur de places", il avait donc acquis le goût et le talent d'apprécier les gens et les situations et d'entrer dans leur conversation. Du reste, l'image de la conversation était une de celles qu'il mobilisait volontiers pour parler du paysage et de l'art d'y intervenir : on n'entre dans une conversation qu'à condition d'écouter ce qui s'est dit, les propos échangés, et l'on n'y prend la parole que pour la rendre, en sachant qu'elle se poursuivra après nous. La parole, Michel savait la prendre, avec l'art et la manière, la conviction, la dramaturgie et la pointe de roublardise qu'il faut pour stimuler et relancer la discussion. Il cherchait aussi dans les mots, et dans le débat, la justesse et l'épreuve des projets. Ceux qui ne l'ont pas connu n'ont qu'à visionner le documentaire qu'Éric Rohmer consacra, dans sa série de 1974 sur les villes nouvelles, à un débat avec les membres de l'AUA sur "la forme d'une ville", tourné à la fois au pied des immeubles de l'Arlequin à Grenoble, tout juste achevé, et dans les bureaux de l'agence, devant les maquettes du concours perdu pour Évry.
À revoir les nombreuses séquences où Michel est à la manœuvre pour exposer les réflexions de l'équipe, on comprend pourquoi beaucoup d'architectes qui croisèrent son chemin ensuite (de Renzo Piano à Rem Koolhaas) trouvèrent en lui beaucoup plus qu'un sparring partner.

C'est dans les années 2000, alors que nous enseignions tous deux à Genève, avec Georges Descombes et Alain Léveillé (mais aussi Jean-Marc Besse et Gilles Tiberghien), que j'ai vraiment côtoyé Michel. Au fil de nos séances de jury, un numéro de duettiste s'était peu à peu composé entre nous, où lui peaufinait mentalement l'argumentaire de ses "Neuf conduites pour le projet", tandis que j'en questionnais systématiquement (en authentique sparring partner pour le coup) les divers attendus. Riches en réflexions, débats et algarades, parfois théâtrales, ces scènes improvisées s'achevaient toujours dans une franche rigolade : "On voit ma soutane dépasser de mon pantalon ?". Quiconque l'a un peu fréquenté côté jardin sait bien qu'à la concentration et la conviction, Michel mêlait un penchant certain pour l'autodérision. Peut-être son parcours singulier avait-il achevé de le convaincre que personne n'est nulle part légitime a priori, que tout se discute à pied d'œuvre. Certains se disent sans doute que cette tournure d'esprit a pu le retenir d'aller lui-même au bout de tout ce qu'il était capable de comprendre, d'entreprendre, d'imaginer et d'inspirer à d'autres. Mais je crois qu'elle faisait partie intégrante de son génie. Avec le don qu'il avait pour l'émotion, c'est-à-dire l'étonnement, l'admiration, la dramaturgie et l'amplification, il est salutaire qu'il ait eu aussi cet instinct joyeux pour débusquer l'emphase et dégonfler les baudruches. C'est ce double mouvement, d'empathie et de clairvoyance, qui rendait sa conversation et ses critiques si vivantes et passionnantes. Avec lui, comme avec André, on pouvait parler de tout, rien n'était a priori digne ou indigne, rien n'était vraiment ni tabou ni indifférent, et sur leur tombe, s'il avait fallu leur en donner une, on aurait pu graver le fameux mot de Térence : "Rien de ce qui est humain ne m'est étranger". Cette déclaration, tous deux l'avaient immédiatement décryptée dans le regard de l'autre à l'occasion de leurs brèves rencontres, et cela avait scellé l'ébauche d'une complicité possible que les vents de la vie ont dispersée mais qui survit dans mes pensées et que je tiens pour l'un des trésors de mon jardin d'amis.

Le 3 juin 2015

paysage, auprès d'Alexandre (qu'Aimée avait connu gamin) et de Charles (qui m'abreuvait d'anecdotes sur l'enseignement qu'il avait reçu de Michel à l'ENSP).

C'est d'ailleurs chez Charles, je crois bien, que j'ai fini par rencontrer Michel et Claire, lors d'un dîner qu'il avait donné pour nous réunir. En y repensant, il me semble que ce devait être à l'automne ou l'hiver 1995, peu de temps après la sortie du premier numéro du Visiteur, que j'étais allé faire imprimer l'été à Aubenas, en passant voir Aimée en chemin, et quelques semaines après la mort d'André. Cela expliquerait que Michel, sans que je me le sois jamais dit explicitement, m'ait immédiatement donné l'impression d'être une espèce d'émanation ou de legs de mon ami disparu. Il y avait, entre le méridional et le savoyard, un air de la chanson, qui me le rendit tout de suite familier. Si Michel n'avait évidemment pas le même accent, il avait un peu le même timbre, ou en tout cas la même trempe, un air de French Connection. Avec sa gabardine, sa clope au bec, sa belle gueule déjà burinée, sa verve, son œil noir et ses sourires entendus, lui aussi aurait pu, flic ou parrain, jouer les trombones dans un film de Pialat ou de Téchiné. Ce qui frappait d'abord chez lui, c'était une espèce d'intelligence aux aguets, mi-farouche, mi-culottée, une façon de calculer les gens au son qu'ils rendent. Il y avait dans son regard, très mobile, un mélange de franchise et d'insécurité, de curiosité et de méfiance (acuité, timidité), qui lui donnait une forte présence. A force de se déplacer, d'un paysage, d'un monde ou d'une discipline à l'autre, on acquiert ce sens de l'observation et de l'alerte. De fait, c'est un peu par effraction que Michel, passé par les arts décoratifs, était entré dans le monde du paysage en traversant celui de l'architecture et de l'urbanisme. Il y avait chez lui un instinct de la tangente : "quand j'observe un site, expliquait-il lors d'une conférence, je cherche immédiatement par où je pourrais m'en échapper". Mais quand on s'échappe, on n'arrête pas de débarquer ou d'atterrir ailleurs, et d'être traversé par le monde. En bon "visiteur de places", il avait donc acquis le goût et le talent d'apprécier les gens et les situations et d'entrer dans leur conversation. Du reste, l'image de la conversation était une de celles qu'il mobilisait volontiers pour parler du paysage et de l'art d'y intervenir : on n'entre dans une conversation qu'à condition d'écouter ce qui s'est dit, les propos échangés, et l'on n'y prend la parole que pour la rendre, en sachant qu'elle se poursuivra après nous. La parole, Michel savait la prendre, avec l'art et la manière, la conviction, la dramaturgie et la pointe de roublardise qu'il faut pour stimuler et relancer la discussion. Il cherchait aussi dans les mots, et dans le débat, la justesse et l'épreuve des projets. Ceux qui ne l'ont pas connu n'ont qu'à visionner le documentaire qu'Éric Rohmer consacra, dans sa série de 1974 sur les villes nouvelles, à un débat avec les membres de l'AUA sur "la forme d'une ville", tourné à la fois au pied des immeubles de l'Arlequin à Grenoble, tout juste achevé, et dans les bureaux de l'agence, devant les maquettes du concours perdu pour Evry.
À revoir les nombreuses séquences où Michel est à la manœuvre pour exposer les réflexions de l'équipe, on comprend pourquoi beaucoup d'architectes qui croisèrent son chemin ensuite (de Renzo Piano à Rem Koolhaas) trouvèrent en lui beaucoup plus qu'un sparring partner.

C'est dans les années 2000, alors que nous enseignions tous deux à Genève, avec Georges Descombes et Alain Léveillé (mais aussi Jean-Marc Besse et Gilles Tiberghien), que j'ai vraiment côtoyé Michel. Au fil de nos séances de jury, un numéro de duettiste s'était peu à peu composé entre nous, où lui peaufinait mentalement l'argumentaire de ses "Neuf conduites pour le projet", tandis que j'en questionnais systématiquement (en authentique sparring partner pour le coup) les divers attendus. Riches en réflexions, débats et algarades, parfois théâtrales, ces scènes improvisées s'achevaient toujours dans une franche rigolade : "On voit ma soutane dépasser de mon pantalon ?". Quiconque l'a un peu fréquenté côté jardin sait bien qu'à la concentration et la conviction, Michel mêlait un penchant certain pour l'autodérision. Peut-être son parcours singulier avait-il achevé de le convaincre que personne n'est nulle part légitime a priori, que tout se discute à pied d'œuvre. Certains se disent sans doute que cette tournure d'esprit a pu le retenir d'aller lui-même au bout de tout ce qu'il était capable de comprendre, d'entreprendre, d'imaginer et d'inspirer à d'autres. Mais je crois qu'elle faisait partie intégrante de son génie. Avec le don qu'il avait pour l'émotion, c'est-à-dire l'étonnement, l'admiration, la dramaturgie et l'amplification, il est salutaire qu'il ait eu aussi cet instinct joyeux pour débusquer l'emphase et dégonfler les baudruches. C'est ce double mouvement, d'empathie et de clairvoyance, qui rendait sa conversation et ses critiques si vivantes et passionnantes. Avec lui, comme avec André, on pouvait parler de tout, rien n'était a priori digne ou indigne, rien n'était vraiment ni tabou ni indifférent, et sur leur tombe, s'il avait fallu leur en donner une, on aurait pu graver le fameux mot de Térence : "Rien de ce qui est humain ne m'est étranger". Cette déclaration, tous deux l'avaient immédiatement décryptée dans le regard de l'autre à l'occasion de leurs brèves rencontres, et cela avait scellé l'ébauche d'une complicité possible que les vents de la vie ont dispersée mais qui survit dans mes pensées et que je tiens pour l'un des trésors de mon jardin d'amis.

Le 3 juin 2015

L'Ami de mon ami

C'est vers le milieu des années 1980, soit dix ans avant de le rencontrer en personne, que j'ai commencé à fréquenter Michel, dans la conversation d'un copain qui regrettait lui-même de ne l'avoir pas mieux connu, et qui m'en parlait. Dans le jardin d'amis que je promène avec moi, et dans lequel je soliloque en compagnie, le personnage de Michel est donc entré en scène par personne interposée, ou par récit encastré, comme dans une nouvelle de Conrad ou de Stevenson. André, cet autre ami qui a beaucoup compté dans mon roman d'initiation, avait entre 60 et 70 ans quand il me fut présenté par un camarade peintre et champion de lutte gréco-romaine avec qui j'avais fait mon service militaire dans la Marine à Toulon, lui comme prof de gym et moi comme prof de philo. Avec sa femme Aimée, André habitait alors un petit appartement pas mal foutu au dernier étage d'un des immeubles HBM du Boulevard Soult, près de la Porte Dorée. J'ai passé des après-midi et des soirées entières dans cet appartement peuplé de bouquins, de dessins et de souvenirs, à bavarder avec lui des gens qu'il avait croisés dans son enfance à Avignon, dans les maquis du Ventoux avec René Char ("le fidèle Arthur"), et au cours de ses quarante années de vie interlope à Paris passées à vivre "sur le pays" (entre deux emplois alimentaires) en écrivant toutes sortes de trucs de commandes en autodidacte : des Que sais-je? sur je ne sais quelles armes de guerre, des monographies de peintres, des fresques d'aventures campées dans le Paris de la Révolution qu'il connaissait mieux que personne, des romans pornos à la petite semaine, des illustrations pour une édition de Lucien de Samosate, des traductions de Wallace Stevens, et un paquet de merveilleux guides de voyages (chez Taillandier ?) fourmillant de détails sur des pays où il n'avait jamais mis les pieds, n'étant pratiquement jamais sorti de sa cosmopole imaginaire. Conteur doué d'une extraordinaire imagination, et très attentif, André recrutait et incorporait les gens et les aventures dont on lui parlait dans son accueillant capharnaüm, où ils poursuivaient une vie parallèle, et faisaient d'autres rencontres. Je le revois sur le trottoir du boulevard Soult, avec son imperméable, sa gueule et son accent tout droit sortis d'un polar des années 60, s'arrêtant pour nous dire (j'étais ce jour-là avec Cécile) : "Vous êtes ma liberté", ce qui voulait dire : des fenêtres, des vaisseaux, des émissaires qui peuplent mon monde de nouvelles figures. Une autre fois, comme je me demandais un peu où engager ma vie de jeune homme sans qualité, il avait eu, pour m'engager à prendre la mienne (de liberté), ce mot débonnaire que je conserve comme un viatique :
"À l'âge que tu as, tout est possible : si tu voulais tu pourrais, demain, décider de devenir professeur de latin à Oulan-Bator."

André ne s'intéressait pas particulièrement au milieu de l'architecture et du paysage (pas plus que moi à l'époque), mais Aimée, qui allait bientôt prendre sa retraite, travaillait encore à l'AUA où elle avait été secrétaire pendant des années. A travers elle, il avait donc eu l'occasion de croiser la plupart des membres de l'agence et de les intégrer dans ses ruminations. Mais ce n'est qu'un peu plus tard, lorsque j'ai moi-même commencé à fréquenter ce milieu de l'architecture, que nous en avons parlé un peu. Entretemps, Aimée ayant pris sa retraite, tous deux avaient dû quitter Paris pour aller s'installer dans le village d'Aimée, à Cruas, en Ardèche, au rez-de-chaussée d'une baraque située à l'entrée du bourg, entre le Rhône et la route Napoléon, non loin de la fameuse centrale nucléaire.

Et c'est donc là que j'allais les voir, généralement l'été, sur mon chemin vers d'autres paysages. Je connaissais déjà l'endroit pour y avoir passé quelques week-ends de permissions, chez mon ami lutteur, dont les parents tenaient là-bas "L'Auberge", une sorte d'hôtel-bar-cantine qui vivait du passage des ouvriers de Lafarge et de la centrale, ou des routiers dont les gigantesques convois emportaient parfois le balcon d'un immeuble. Animal urbain, arraché sur le tard à la capitale dans laquelle il avait débarqué en jeep à la libération (avec Char), André n'était pas fait pour cette vie de village imposée par les conditions économiques de la petite retraite d'Aimée. Il vécût donc les dix dernières années de sa vie, consumée par les kilomètres de Pall Mall, dans une atmosphère d'exil ordinaire, scandée par le bref orage des camions, qui étouffait régulièrement le crépitement des touches de sa machine à écrire, employée à jeter des bouteilles à la mer. La route, m'écrivait-il, "s'étire comme un mélancolique Vlaminck". Quand je passais les voir, nous bavardions des heures dans la pièce où il passait ses journées, de tout, des factions qui se formaient et se déchiraient dans le village à l'occasion des élections ou d'un divorce, et puis des gens qu'il avait connus, qu'il aurait voulu revoir ou qu'il avait perdus de vue. Michel faisait partie de ceux qu'il aurait voulu mieux connaître. "Ah Corajoud" lâchait Aimée, toujours mobile, depuis la cuisine ou la terrasse où elle s'affairait, "si tu savais". C'était comme une bouffée d'affection qui la transportait. De toute la sphère de l'AUA - et elle paraissait en connaître un rayon sur la vie de chacun dans la ferme des animaux - Michel était clairement son préféré. André et lui s'étaient donc croisés à l'occasion, et le courant était passé, comme entre deux gosses qui se seraient repérés d'instinct dans la cour de récréation. "Tu devrais aller le voir" me disait-il. Je ne sais pas trop pourquoi je ne l'ai pas fait tout de suite, alors que j'avais commencé à m'intéresser assez sérieusement au paysage, auprès d'Alexandre (c gamin) et de Charles (qui m'ab l'enseignement qu'il avait reçu

C'est d'ailleurs chez Charles, je par rencontrer Michel et Claire, avait donné pour nous réunir. E semble que ce devait être à l'au peu de temps après la sortie du Visiteur, que j'étais allé faire in en passant voir Aimée en chem après la mort d'André. Cela exp sans que je me le sois jamais di immédiatement donné l'impres d'émanation ou de legs de mon entre le méridional et le savoya qui me le rendit tout de suite fa évidemment pas le même accen même timbre, ou en tout cas la de French Connection. Avec sa au bec, sa belle gueule déjà bur noir et ses sourires entendus, lu ou parrain, jouer les trombones ou de Téchiné. Ce qui frappait une espèce d'intelligence aux a mi-culottée, une façon de calcu qu'ils rendent. Il y avait dans s un mélange de franchise et d'in et de méfiance (acuité, timidité forte présence. A force de se dé d'un monde ou d'une discipline ce sens de l'observation et de l' un peu par effraction que Miche décoratifs, était entré dans le m traversant celui de l'architectur Il y avait chez lui un instinct de j'observe un site, expliquait-il l je cherche immédiatement par échapper". Mais quand on s'écl de débarquer ou d'atterrir ailleu par le monde. En bon "visiteur donc acquis le goût et le talent les situations et d'entrer dans le reste, l'image de la conversatio qu'il mobilisait volontiers pour l'art d'y intervenir : on n'entre qu'à condition d'écouter ce qui échangés, et l'on n'y prend la p en sachant qu'elle se poursuivr Michel savait la prendre, avec l conviction, la dramaturgie et la qu'il faut pour stimuler et relan cherchait aussi dans les mots, e justesse et l'épreuve des projets connu n'ont qu'à visionner le d Rohmer consacra, dans sa série